

à madame de Glenvenez, qu'un ami de votre père est venu la voir, et que n'ayant pu arriver jusqu'à elle, il reviendra bientôt.

— Oui, répondit l'enfant, je lui dirai cela quand elle sera éveillée.

Il mit un doigt sur ses lèvres comme pour faire respecter le sommeil de sa mère et remonta l'escalier.

— Puisque je ne puis pas espérer de voir madame la baronne aujourd'hui, dis-je aux domestiques, je reviendrai demain.

— C'est inutile : madame, en nous donnant l'ordre de ne point recevoir de visite, n'a fait aucune exception de jour ou de personne.

— Je me retirai contrarié mais non point découragé de ces refus. J'allai tranquillement m'établir dans un village voisin, afin d'y attendre une occasion favorable. Dans le pays, on parlait beaucoup de la retraite profonde où vivait madame de Glenvenez, et on l'attribuait généralement à la réserve qui lui était commandée comme femme et comme épouse d'émigré. Son nom d'ailleurs était entouré d'amour et de vénération ; quoique invisible, elle veillait comme une providence sur toutes les misères de la contrée. Son élig. était dans toutes les bouches quoique sa personne fût éloignée de tous les yeux.

Plusieurs fois, je me présentai au château, m'exposant dans l'excès de mon zèle à paraître importun, mais toutes mes tentatives d'escalade demeurèrent sans succès. On ne me permit même plus de voir Olivier.

J'ai cependant passé bien des heures dans ton parc solitaire, au milieu de tes belles futaies silencieuses, sur ta terrasse, en vue de cet immense Océan qui divise mais ne sépare pas nos cœurs dévoués. J'aimais à parcourir les alentours de ta demeure, ne me lassant pas d'espérer que le retentissement de mes pas attirerait l'invisible châtelaine ; une fenêtre s'ouvrait-elle à l'étage supérieur, un léger bruit de voix se faisait-il entendre dans les corridors intérieurs, le sable fin des allées venait-il à crier doucement sous un pied furtif, vite je courais après le fantôme, mais je ne rencontrais jamais qu'un désenchantement. Sais-tu que pour une imagination plus poétique que la mienne, la retraite de madame de Glenvenez aurait un prestige dangereux. Je me surpris maintes fois à m'irriter des obstacles qu'on me suscitait et à vouloir risquer l'assaut comme un vrai chevalier des anciens jours. Peut-être, me disais-je gaiement dans ces accès de fièvre romantique, est-elle prisonnière de quelque géant et attend-elle mon arrivée pour sortir de sa prison ; peut-être est-elle au pouvoir d'un cruel enchanteur qui la retient sous le charme en marmottant du matin au soir des paroles magiques. Puis, au moment le plus beau de mon rêve, à l'endroit le plus pathétique de mon discours, lorsque je me sentais le cœur plein de bravoure, survenait un de tes domestiques, grave, taciturne, qui me priait d'une voix respectueuse de me retirer. Mon sang de corsaire douillonnait dans mes veines... mais je finissais toujours par obéir avec docilité.

Les grands mystères du château de Glenvenez sont expliqués sans aucun doute dans les lettres de la baronne. Tu sais mieux que moi, à cette heure, pourquoi la charmante sœur de mon conte ne se montre pas à tes amis les plus chers. Je n'ajoute donc rien de plus à ce sujet, mais je t'envoie ce bouton de fleur d'orange cueilli dans la serre du château. Je suis sûr que ces parfums de la patrie te paraîtront plus suaves, après un voyage de quatre mille lieues, que ceux des beaux orangers de l'Île-de-France. Je dois te dire, en finissant ce long récit, que ton parc est parfaitement entretenu. Le sable est souvent renouvelé dans les allées, la terrasse est peignée comme à Versailles, et

quand le soleil vient à luire sur ta retraite, les pelouses et les massifs d'arbres verts ont des aspects charmants. L'œil bleu de la châtelaine doit encore se réjouir dans ce doux spectacle.

En quittant pour la dernière fois Glenvenez, je me suis arrêté devant un banc de bois peint en vert qui est placé à gauche de la grande allée qui traverse la futaie. Sur ce banc, il y avait un jouet d'enfant et un ruban de velours noir. Je t'envoie ces souvenirs de ta femme et de ton enfant.

Adieu, mon cher Louis ; dans cinq ou six mois je serai, je l'espère, de retour à l'Île-de-France. Toutefois, je compte, chemin faisant, essayer les nouvelles griffes de la *Panthère*. Prie Dieu afin que le léopard les trouve plus pointues que les siennes.

Allons, vis d'espérance et de joie. Grâce à la chute de Robespierre, avant la fin de l'année, tu seras assis dans ton manoir, au coin de ton feu, entre ta femme et ton fils.

“CHARLES LE GROIX.”

Quand il eut achevé cette lettre, M. de Glenvenez demeura quelques instants immobile, comme frappé de surprise et de douleur, et froissa machinalement dans ses doigts le ruban et le jouet qui accompagnaient la lettre, passa la main sur son front, et tomba dans une douloureuse rêverie.

Au lieu de dissiper les inquiétudes de son ami, Charles Le Groix venait de leur donner plus de force encore et plus de fondement. En effet, depuis l'époque de son arrivée, le baron n'avait reçu que trois fois des nouvelles de Bretagne. Dans sa première lettre, Jeanne avait raconté les déchirements de son cœur et les scènes que présageait l'invasion nocturne des émissaires de Carrier. Le château avait été mis en sequestre et placé, selon le langage de l'époque, sous la main de la nation. On avait inventorié les objets précieux qui s'y trouvaient, les meubles, les bijoux, l'argenterie, les livres ; puis, grâce au protecteur qui veillait attentivement sur madame de Glenvenez, on l'avait établie gardienne de toutes choses sous la seule condition de ne rien détourner. Dans ses dernières lettres, la jeune femme ne parlait plus que de son intérieur calme et paisible, quoique profondément attristé par l'absence du chef de la maison. Elle entraînait dans mille détails sur l'éducation de son fils, sur ses penchants, sur ses jeux, sur ses premières études. Elle enivrait son mari des plus douces espérances en lui faisant entrevoir le terme prochain de son exil.

Tout à coup, elle se tut d'un silence mystérieux : il y avait plus d'une année que le baron n'avait reçu de ses nouvelles.

Dans les premiers temps, l'exilé s'était épuisé en conjectures ingénieuses pour expliquer la cessation de cette correspondance qui lui était si nécessaire : une lettre qui s'égarait, une maladie qui survient, un vaisseau qui fait naufrage ; à quatre mille lieues de distance, il faut si peu de chose pour détourner une lettre de sa voie. Mais quand il eut employé les ressources de son esprit à former des suppositions plus ou moins épiciques, il resta en face de la réalité, peu à peu dépouillée de tous ses voiles. Alors il cessa d'espérer, d'attendre avec patience ; il se livra au désespoir.

Pourquoi, se disait-il comme autrefois, ai-je été assez insensé pour m'éloigner de ma famille, pour consentir à ce partage inégal entre nous, de la sécurité pour moi et du péril pour eux. Mon post. d'honneur était à Glenvenez, je ne devais partir ; non, je ne lo devais pas ; j'ai manqué aux devoirs d'un honnête homme, et voilà pourquoi Dieu me frappe au cœur.

Alors il s'abandonnait à des accès d'une

tristesse silencieuse ; sortant de sa case au lever du soleil, il errait jusqu'au soir dans les forêts du voisinage, sans prendre aucun souci de sa nourriture et des dangers auxquels il s'exposait en visitant des lieux fréquentés par les nègres marrons. Sans l'intervention de ses deux esclaves, Vesper et Ébène, qui le suivaient au loin avec une vigilance pleine de dévouement il se fût souvent égaré dans l'île, il eût souvent souffert de la faim et de la soif.

Il se trouvait dans cette terrible situation d'esprit lorsqu'arriva la lettre du jeune corsaire. Hélas ! elle n'était point faite pour calmer l'agitation de son esprit. Pourquoi ce mystère autour de sa femme et de son fils ? pourquoi cette retraite farouche où personne n'a le droit de pénétrer ? pourquoi ces serviteurs attentifs à retenir sur le seuil de la porte un ami envoyé par leur maître ? pourquoi ces visages taciturnes et mornes, ces fronts sévères et soucieux en présence d'un enfant naît ? Les nouvelles d'Europe ne firent donc qu'accroître ses perplexités ; le pressentiment d'un malheur encore caché, mais prêt à faire explosion, vint mêler au doute qui le tourmentait quelque chose de plus âcre et de plus poignant.

Le lendemain, il reprit le cours de ses promenades solitaires, mais avec un redoublement de sauvagerie ; ses deux nègres, qui l'aimaient comme un père parce qu'il les traitait avec bonté, le virent devenir de plus en plus sombre, de plus en plus impatient.

Un soir, quelques mois après avoir reçu la lettre de son ami Charles Le Groix, le baron revenait d'une course lointaine, Ébène et Vesper marchaient derrière lui en causant à voix basse ; on n'entendait dans la campagne déserte d'autre bruit que le mugissement lointain des flots sur le rivage ; le couchant était rayé de grandes bandes rouges, nuancées sur leur bord de teintes légères de vert et de bleu céleste qui présageaient pour le lendemain une belle journée ; l'air, rafraîchi par une brise descendue des montagnes, avait cessé d'être brûlant ; toute la nature semblait se recueillir dans un silence voluptueux pour savourer les délices d'une magnifique nuit d'été.

M. de Glenvenez venait de s'engager dans un sentier bordé de rochers et ombragé par quelques bouquets d'orangers, lorsqu'Ébène, s'arrêtant subitement, l'appela à voix basse, et lui fit signe de ralentir sa marche ; en même temps il lui montra, dans la direction de la case et sur le bord de la rivière Noire, plusieurs torches allumées.

— Maître, dit le Malabare, vous pas aller en avant. Nègres marrons là-bas qui tueraient vous. Moi y courir avec Vesper.

Les deux nègres marchèrent les premiers ; mais le baron, assez indifférent au danger, les suivit de près.

Quand la petite troupe arriva à quelque distance de la case, elle vit les lumières aller et venir comme si on les agitait avec intention ; puis elle entendit le son de plusieurs voix.

— Pas des nègres marrons, dit Vesper, mais des hommes d'Europe.

— Oui, s'écria Ébène, eux des Français : moi les reconnaître à leurs joyeux éclats de rire.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas lorsqu'une voix retentissante arriva à leurs oreilles. M. de Glenvenez reconnut aussitôt Ivon, le matelot de la *Panthère*. Son cœur battit avec force à cet accent bien connu de la patrie ; il courut au-devant de ses compatriotes.

Sur le seuil de la porte, il trouva le corsaire et une troupe de matelots qui portaient des torches de bois de ronde et qui couraient en tous sens comme des sauvages.

Ivon, désigné pour servir de vigie, était grimpé sur le toit de la case. A la lueur des